

EUGENIO COSERIU

GRAMMAIRE TRANSFORMATIONNELLE  
ET GRAMMAIRE HISTORIQUE

1.0. Dans un certain sens, une discussion sur le sujet « Grammaire transformationnelle et grammaire historique » dans le cadre d'un congrès international de linguistique auquel participent surtout des historiens du langage est prématurée. Ceci pour deux raisons. D'une part, la grammaire transformationnelle se trouve, en ce qui concerne son application à l'histoire linguistique, en phase de développement, et c'est un développement très rapide et multiforme, de sorte que très souvent, surtout quand il s'agit de questions particulières, l'on risque de considérer comme actuel ou comme généralement admis ce qui est déjà dépassé ou n'est que thèse individuelle<sup>1</sup>. D'autre part, il existe sans doute à l'heure actuelle, du moins dans ses traits essentiels, une conception de la grammaire historique propre à la grammaire générative, conception qui peut être constatée et décrite en tant que telle et qui est même très intéressante du point de vue épistémologique abstrait, mais il n'y a pas jusqu'à présent, à notre avis, de contributions spécifiquement transformationnelles au progrès ni au renouvellement effectif de la grammaire historique. De ce fait les résultats de notre discussion pourront être décevants pour des spécia-

\* [Per ragioni di forza maggiore possiamo pubblicare il testo definitivo di E. Coseriu solo per i §§ 1 e 2; dei §§ 3-8 diamo la trascrizione della registrazione, non rivista dall'autore. Malgrado tutto, crediamo indispensabile non fare mancare agli atti la linea di pensiero dell'illustre studioso. A.V.]

<sup>1</sup> M. King, *Historical Linguistics*, p. V, présente son livre de la façon suivante: « This is not a theory of historical linguistics — we do not have one — but an effort to suggest profitable ways of thinking about historical linguistics and to treat subjects on which generative grammar has had an impact » (Nous interprétons cela dans le sens que le transformationalisme n'a pas de théorie de la linguistique historique, et non pas dans le sens que même en dehors du transformationalisme cette théorie n'existerait pas). Et il continue: « Much of what I say about historical linguistics is tentative and doubtless will prove with time to be incomplete, perhaps wrong ».

listes dans le domaine de l'histoire des langues, qui s'attendent peut-être à en tirer des suggestions concrètes pour leur travail de recherche.

Pour éviter autant que possible les dangers impliqués par tout cela, nous allons tâcher de nous limiter aux thèses les plus générales<sup>2</sup> et à éclaircir le sens de l'application de la technique transformationnelle à la grammaire historique, en indiquant en même temps quelles sont selon nous les possibilités et les limitations intrinsèques de cette application.

1.1. A cet égard l'on peut distinguer dans la littérature transformationnaliste trois positions différentes:

a) Selon la première position, la grammaire transformationnelle *peut* traiter avec ses moyens propres les changements linguistiques et les problèmes de la grammaire historique, sans que ceci exclue d'autres façons d'aborder les mêmes questions.

b) Selon la deuxième position, la technique transformationnelle serait la seule à pouvoir traiter ces questions d'une façon adéquate.

c) Selon la troisième position, la grammaire transformationnelle serait, non seulement la seule adéquate en matière de grammaire historique, pour des raisons d'ordre technique, mais aussi la seule qui corresponde à la « réalité » des faits linguistiques: les changements linguistiques, en particulier, confirmeraient la réalité psychologique du modèle transformationnel d'analyse et de description.

La première position est celle qu'adopte à plusieurs reprises M. King, bien que le plus souvent il penche plutôt vers la deuxième position. Cette deuxième position est, par ex., celle de M. Postal dans ses exposés polémiques contre les néogrammairiens et le bloomfieldisme. La troisième position est celle qu'adopte explicitement M. P. Kiparsky.

Quant à nous, nous sommes d'accord avec la position a): en effet, nous considérons que la grammaire transformationnelle — ainsi que toute autre forme de la linguistique — *peut* envisager les problèmes de la grammaire historique avec les instruments qui lui sont propres, ce

<sup>2</sup> Les différences entre les variétés du transformationnalisme ainsi que les différences individuelles entre les transformationnalistes sont sans doute nombreuses et remarquables, mais le plus souvent — sauf pour ce qui est du statut syntaxique ou « sémantique » de la « structure profonde » — elles ne concernent pas les principes les plus généraux.

qui, pour le moment, n'implique aucun jugement de valeur. Par contre, nous repoussons comme non fondées les positions b) et c).

1.2. Le problème central de la grammaire historique est toujours le problème du changement linguistique. Or, même en laissant de côté les aspects du changement linguistique que la grammaire transformationnelle en tant que telle — c'est-à-dire, sans sortir de son domaine propre — ne peut pas considérer (cf. 3.1.), cette grammaire, à notre avis, n'a pas contribué jusqu'à présent d'une façon en même temps *spécifique* et *valable* à la compréhension de ce problème, c'est-à-dire de la nature, de la motivation et du « mécanisme » du changement. Dans la théorie transformationnelle du changement linguistique l'on peut en effet identifier, d'un côté, des aspects *spécifiques* et *non spécifiques*, de l'autre, des aspects *valables* et *non valables*. Or, l'on peut constater que tous les aspects valables de cette théorie ne lui sont pas spécifiques, tandis que tous les aspects qui lui sont spécifiques sont, du point de vue d'une conception adéquate de la langue et du changement, ou bien vides de sens (tautologiques) ou bien faux; en outre, il y a à cet égard dans la grammaire transformationnelle des aspects en même temps non-spécifiques et non-valables. C'est ce que nous nous proposons de montrer dans ce qui suit.

1.3. Pour éviter des malentendus, nous déclarons d'avance que dans notre discussion nous n'allons pas considérer les erreurs individuelles de fait et d'information tellement nombreuses, on le sait, dans la littérature transformationnaliste qui, malheureusement, fourmille de formes fausses et de constructions inexistantes. Ces erreurs appartiennent certainement au « style » du transformationnalisme, qui sent très souvent l'improvisation, mais, en principe, elles ne sont pas imputables à la théorie en tant que telle: à la limite, la théorie pourrait être bonne même si tous les exemples apportés pour la soutenir étaient faux. Par conséquent, si, dans notre exposé, nous citons certaines erreurs individuelles, ce n'est que dans la mesure où nous les considérons comme déterminées par la théorie et par la méthode qui y correspond.

Nous ne considérerons pas non plus les simples impertinences à l'égard d'autres conceptions et méthodes, impertinences — hélas — très fréquentes dans la littérature transformationnaliste et qui, en grande partie, sont sans doute attribuables au manque d'information tellement caracté-

ristique pour la plupart des transformationalistes<sup>3</sup> et en particulier pour les plus jeunes parmi les adeptes de l'école<sup>4</sup>.

2.0.1. Toute critique d'une théorie, si c'est une critique digne de ce nom, se fonde à son tour sur une théorie, c'est-à-dire sur une conception réfléchie et justifiée concernant un ordre de faits. Notre critique de la grammaire transformationnelle en tant que grammaire historique se fonde sur la théorie du changement linguistique que nous avons développée dès 1957 dans notre étude *Sincronía, diacronía e historia*, et dont nous allons donner ici une très brève esquisse.

2.0.2. Selon nous, le problème du changement linguistique est triple, puisque c'est chaque fois un problème différent selon qu'on le pose au niveau universel (ou proprement « théorique »), au niveau « général » ou au niveau historique (« individuel »).

2.1. Au niveau universel, le problème du changement linguistique est le problème de la mutabilité des langues, c'est-à-dire de la rationalité du changement, de sa nature et de ses modalités universelles. A ce niveau, il faut partir du fait primaire que le langage est essentiellement ἐνέργεια, c'est-à-dire activité libre et créatrice, mais que, d'autre part, il se présente historiquement sous la forme de « langues ». Les langues sont les

<sup>3</sup> Comparez, par ex., les graves déficiences en matière d'histoire de la linguistique et la pénible naïveté de MM. Th. Vennemann et T.H. Wilbur, *Schuchardt*, avec la richesse d'information et le jugement équilibré d'une linguiste débutante et qui ne se propose pas de réformer la linguistique, telle que Mme. G. Schneider, *Zum Begriff des Lautgesetzes*. C'est, du reste, un fait symptomatique que, le plus souvent, la théorie transformationnelle du changement linguistique soit opposée à la théorie des néogrammairiens, comme s'il n'y avait pas eu d'autres théories du changement après celle des néogrammairiens.

<sup>4</sup> Ainsi, nous considérons comme une simple impertinence inoffensive, l'affirmation de M. P. Kiparsky (*ULT*, p. 184) selon laquelle, à sa connaissance (« to my knowledge »), l'on n'aurait pas donné jusqu'à présent d'exemples sûrs de la « tendance » à la symétrie des systèmes phonologiques. Indépendamment de l'interprétation qu'on donne de la notion de « tendance », les exemples à cet égard sont tellement nombreux et tellement bien connus qu'il ne vaut pas la peine de discuter de telles affirmations. Il faut tout simplement prendre le « to my knowledge » de l'auteur à la lettre: c'est-à-dire, il faut entendre que, contrairement à la plupart des linguistes et même des étudiants en linguistique, M. P. Kiparsky ne connaît pas ces exemples.

techniques historiques (traditionnelles) d'accord avec lesquelles l'activité linguistique se réalise, que cette activité maintient en tant que traditions et qui, en même temps, sont créées par cette activité même, dans la mesure où elle est, précisément, activité créatrice. C'est-à-dire que toute création linguistique est, du point de vue historique, création *dans une langue*, mais qu'en même temps elle dépasse la langue déjà donnée en tant que produit historique<sup>5</sup>. De ce point de vue, le « changement » linguistique n'est que l'objectivation historique de la création linguistique, le processus par lequel la langue est chaque fois « créée », c'est-à-dire par lequel elle surgit et se constitue en tant que tradition<sup>6</sup>. Par conséquent, le changement linguistique n'a pas de « causes », dans le sens de « causes efficientes » (la seule cause efficiente en est la liberté créatrice des sujets parlants), mais il a certainement des « finalités », des motivations finales et il est conditionné par des facteurs historiquement donnés. Ceci implique d'autre part que le vrai problème du changement n'est pas celui du pourquoi et des modalités des innovations, mais bien plutôt celui du pourquoi et des modalités de la constitution des traditions linguistiques. A cet égard il faut, précisément, distinguer l'*innovation* dans la « parole » et le *changement* dans la « langue », dans la technique historique. La forme élémentaire du changement est l'*adoption* d'une innovation dans une technique linguistique individuelle<sup>7</sup>. L'innovation, en tant que fait psy-

<sup>5</sup> Pour que ceci soit possible, il faut que la technique linguistique soit une technique « ouverte », c'est-à-dire une technique qui permette son propre dépassement. C'est un aspect important de la théorie de la langue mais que nous ne pouvons pas traiter ici; cf. *SDH*.

<sup>6</sup> Dans le langage, l'aspect « tradition » est tellement prédominant qu'on s'est accoutumé à considérer le produit historique comme primaire et le « changement » comme secondaire. En linguistique ceci se manifeste comme conception statique de la langue, conception qui pose le produit comme fait « naturel » et le changement comme fait problématique. Pourtant, du point de vue rationnel il est évident que ce n'est pas la langue constituée mais sa constitution, c'est-à-dire, précisément ce qu'on appelle « le changement linguistique », qui est primaire.

<sup>7</sup> L'on remarquera pourtant que l'on n'adopte pas uniquement des innovations, mais aussi des faits traditionnels qu'on ne connaît pas et que, même dans le cas d'une innovation, il n'est pas nécessaire que le sujet qui l'adopte la reconnaisse comme telle. De ce point de vue, le changement linguistique et l'apprentissage de la langue maternelle (ou, dans un sens plus large, même d'une langue étrangère) s'identifient. Ce n'est que dans la perspective historique que le changement linguistique et l'apprentissage des langues se présentent comme deux phénomènes différents.

cho-physique, peut être non-intentionnelle et elle peut aussi avoir des causes: elle peut être due aux déterminations psycho-physiques de la parole. Par contre, l'adoption est un fait exclusivement mental, qui se produit dans la langue en tant que technique, c'est-à-dire dans un « savoir parler », dans un système de procédés linguistiques<sup>8</sup>, et, par conséquent, elle est toujours délibérée (intentionnelle)<sup>9</sup> et elle ne peut pas avoir des « causes », mais uniquement des motivations finales (fonctionnelles, culturelles, sociales, esthétiques)<sup>10</sup>. Pour cette même raison, l'adoption ne peut jamais être « graduelle et imperceptible »: elle est toujours instantanée. Le changement phonique n'est pas différent à cet égard du changement grammatical, et les changements phoniques non-distinctifs (« phonétiques ») ne sont pas différents des changements distinctifs (« phonématiques »). En outre, tout changement qui ne concerne pas une seule forme mais un procédé systématique est essentiellement « régulier », c'est-à-dire d'application « générale ». Quant à la régularité, il peut y avoir des différences de niveau structural ou des différences quantitatives (un changement peut concerner, par ex., le système fonctionnel ou la norme de réalisation, une unité ou des séries agencées d'unités du système grammatical, une unité ou une série d'unités dans n'importe quel contexte ou dans un contexte déterminé, etc.), mais non pas de différences qualitatives. A cet égard il faut distinguer *généralité intensive* ou *régularité* (généralité dans la technique linguistique, dans un système de procédés) et *généralité extensive* ou *généralité* tout court (généralité dans une communauté linguistique): le changement linguistique est essentiellement « général » dans le sens intensif (« régulier »), mais il n'est pas général dans le sens extensif: dans ce sens il se présente toujours comme

<sup>8</sup> A cet égard il n'y a pas de différence entre l'adoption d'une innovation « indigène » et l'emprunt, puisqu'un emprunt doit aussi être intégré dans le système de procédés dans lequel il est adopté.

<sup>9</sup> La technique linguistique est intuitive, c'est-à-dire non-réfléchie, mais ceci ne signifie pas qu'elle soit « inconsciente »; en tant que « savoir parler », elle appartient aux formes de la connaissance que Leibniz appelait *cognitio confusa* et *cognitio distincta inadaequata*: c'est un « savoir » qui se manifeste dans une activité. Ceci s'applique aussi aux adoptions qui modifient une technique linguistique. Le langage est certainement intuition, mais il n'est aucunement « inconscient ». L'intuition est une forme de la connaissance; par conséquent, parler d'une « intuition inconsciente » constitue une *contradictio in adiecto*.

<sup>10</sup> Dans ce contexte nous appliquons le terme de « fonctionnel » à tout ce qui appartient aux fonctions intrinsèques du langage. Mais, dans un sens plus large, les motivations culturelles, sociales et esthétiques sont aussi fonctionnelles.

*généralisation* ou *diffusion*, c'est-à-dire comme une série d'adoptions successives<sup>11</sup>. A l'adoption, finalement, peut succéder dans le parler de chaque individu un long processus de *sélection* entre le procédé remplacé et le procédé remplaçant (dont aussi bien l'un que l'autre peuvent, naturellement, être zéro). Dans ce processus la « régularité » peut être suspendue dans des cas particuliers ou dans des séries de cas, surtout pour des raisons fonctionnelles: de là les « exceptions », par ex. les exceptions aux « lois phonétiques »<sup>12</sup>. Le principe traditionnel qui consiste à considérer la régularité comme primaire et les exceptions comme secondaires (ainsi, précisément, dans le cas des « lois phonétiques ») est, par conséquent, parfaitement justifié. En effet, la régularité appartient à l'acte même par lequel on crée un fait de langue et dans cet acte un procédé est « régulier » parce qu'il est tout simplement unique: c'est un modèle pour des classes de réalisations futures; ainsi, par ex., dans le cas du changement phonétique, le changement ne se termine pas par la « loi phonétique »: il commence par là.

2.2. Au niveau « général » le problème du changement linguistique est celui de son « conditionnement », c'est-à-dire le problème empirique de la constatation des conditions linguistiquement intrinsèques et extrinsèques dans lesquelles « en général » ou « normalement » la liberté linguistique change la langue: c'est un problème d'histoire généralisée, et les résultats acquis dans l'étude de ce problème servent à leur tour de cadre à l'étude de nouveaux problèmes historiques.

2.3. Au niveau historique, le problème du changement est celui de la justification intrinsèque et extrinsèque et de la description de tel ou tel changement linguistique particulier dans une langue particulière (ce qui implique aussi l'étude des aspects de « diffusion » et de « sélection »). L'étude de tous les changements linguistiques particuliers d'une langue constitue la grammaire historique de cette langue: son « histoire interne ».

<sup>11</sup> Mais ceci n'empêche naturellement pas que les mêmes changements puissent partir en même temps de plusieurs points d'une communauté linguistique.

<sup>12</sup> Ces distinctions sont importantes aussi en ce qui concerne la non-gradualité du changement linguistique. En effet, l'illusion de la gradualité procède d'une part de la confusion entre faits de langue et faits de parole (en particulier, faits de fréquence) mais d'autre part aussi de la confusion entre faits intensifs et faits extensifs: entre l'*adoption* dans le système linguistique et la *diffusion* dans la communauté (qui est, en effet, « graduelle »).

3. Que nous offre la grammaire transformationnelle pour ce qui concerne ces problèmes du changement?

3.1. Il y a tout d'abord les aspects que la grammaire transformationnelle en tant que telle ne peut pas traiter: le problème de la diffusion, le problème de la sélection (parce qu'il n'y a pas une théorie de la performance), le problème du conditionnement extrinsèque (parce que la théorie générative concerne la langue, et précisément la langue en tant que système unitaire). La grammaire générative se limite à la théorie générale du changement et à son interprétation en termes transformationnels, à la typologie du changement.

3.2. Je ne considère pas ceci comme insuffisance. Je considère seulement que chaque théorie nous donne ce qu'elle peut nous donner de son propre point de vue et d'accord avec son propre objet.

4.1.1. Les aspects valables de la théorie transformationnelle? La distinction entre compétence et performance et la conception de la langue comme système de règles a permis à la grammaire transformationnelle de voir juste à propos du mécanisme général du changement. On a ainsi établi que le changement se produit dans la langue, c'est-à-dire dans un système mental, que le changement est régulier: la régularité a été très bien interprétée, par exemple, par Postal. On a affirmé la non-gradualité et l'on a constaté la différence entre l'adoption (appelée "changement") et la diffusion: on a constaté que le changement n'a pas de généralité extensive sans une diffusion.

4.1.2. Or, ces aspects sont certainement valables; <sup>(mais)</sup> ils ne sont pas spécifiques. La distinction entre innovation et changement est bien connue, depuis Saussure et Charles Bally, et nous-mêmes l'avons traité longuement; Herman Paul lui-même considère comme moment primaire du changement l'adoption. Et la régularité a été bien vue, par exemple, dans le domaine phonique, par Grammont et Vendryes. La non-gradualité a été affirmée par Sommerfeldt, Jakobson, De Groot, Laziczus, Hoenigswald, Martinet, en ce qui concerne le changement phonologique; nous-mêmes l'avons démontré aussi en ce qui concerne le changement phonétique. La différence entre adoption et diffusion est bien connue depuis Schmidt, Schuchardt et Gillieron: c'est même un trait caractéristique, ~~très~~ ignoré, <sup>(mais)</sup> de la linguistique italienne et de la linguistique moderne.

(espagnole)

4.2.1. Les aspects qui sont en même temps non-spécifiques et non-valables dans cette même théorie. Evidemment la grammaire générative ne motive pas le changement par la créativité, en dépit du fait que la créativité est affirmée à d'autres égards, en ce qui concerne la créativité dans la création des phrases (ce qui, d'après moi, n'est pas une créativité, ce n'est que l'application d'une technique déjà donnée).

D'autre part l'on attribue aux adultes surtout l'addition de règles de peu d'importance, aux enfants surtout la simplification des langues. On dit, et M. Postal l'affirme, que les langues vont vers la simplification. Il doit s'agir pourtant d'une simplification qui parfois complique, parce que l'on a, dans l'histoire des langues, la complication aussi bien que la simplification. Par exemple le polonais actuel est beaucoup plus compliqué que le slave commun, en roumain il y a des aspects plus compliqués qu'en latin et dans le domaine phonique la plupart des langues romanes sont beaucoup plus compliquées que le latin.

4.2.2. Mais même en laissant de côté ce problème, il s'agit ici de la thèse de Meillet, qui attribuait, on le sait bien, le changement linguistique en tout premier lieu aux enfants. Toutefois l'application en grammaire générative en est contradictoire. Chez Meillet cette thèse était motivée biologiquement, et il admettait la généralité qui n'est pas admise dans la grammaire générative. En outre la thèse est fautive: Labov a montré que les différences entre les générations existent dans la famille, mais non pas dans la communauté. Dans la même littérature générative on lit que les enfants apprennent parfaitement la langue des adultes. Et la thèse paraît être en train d'être abandonnée dans la grammaire générative elle-même: M. Kiparsky observe qu'il y a en réalité peu de faits attribuables aux enfants dans le changement linguistique.

5. Je ne peux pas tout traiter, hélas. Je vais me limiter aux problèmes fondamentaux du changement phonétique et aux problèmes de méthode.

6. En ce qui concerne le changement phonétique on connaît la thèse de M. Postal. Il dit qu'il y a trois façons de poser le problème du changement phonétique:

a) tout changement phonétique se produit dans un contexte également phonétique;

- b) certains changements se produisent dans des contextes grammaticaux;
- c) tous les changements se produisent dans un contexte grammatical.

M. Postal soutient la deuxième thèse. La troisième ne serait soutenue par personne. La première serait celle de la linguistique traditionnelle et du structuralisme.

En réalité, si la deuxième thèse signifie qu'il y a des changements dans des contextes grammaticaux, l'argument de M. Postal est *pointless*, puisque tout le monde l'admet. Si par contexte grammatical on entend le niveau de la « phonématique systématique », alors c'est toute autre chose: l'on entend la non-autonomie du système phonologique.

6.2.1. M. Kiparsky nous dit comment on devrait justifier l'autonomie du système phonologique. On devrait:

a) démontrer, par exemple, que tous les <sup>"autonomes"</sup> phonèmes changent, sauf ceux qui n'ont pas ce statut; l'on a donné toujours l'exemple russe de *dž*, *dz*, qui sont des variantes qui apparaissent en langue russe dans l'assimilation;

b) montrer qu'il y a « tendance » à la symétrie des systèmes phonologiques, ce que l'on n'aurait jamais montré, selon M. Kiparsky, L M.

6.2.2. Or on l'a démontré et, quant à l'exemple russe et à d'autres exemples de ce type, ils sont sophistiqués: en phonologie fonctionnelle *dž* et *dz* ne sont pas des variantes toutes simples, ce sont des phonèmes virtuels.

6.2.3. L'autonomie de la phonologie <sup>a été</sup> démontrée en synchronie par rapport à la fonction distinctive, Puisque les formes se distinguent par les phonèmes appelés autonomes et non pas par les phonèmes « sous-jacents ».

6.2.4. <sup>(Et en)</sup> En diachronie, parce qu'il y a des changements qui concernent les trois niveaux: le niveau des variantes (par exemple le latin /*r̄*/ devient en tant que variante italien *rs*), le niveau des phonèmes dits autonomes (comme tous les changements dits non conditionnés, par

exemple *ž*, *š* > *ř* > *χ* en espagnol), et il y a des changements grammaticaux.

En diachronie l'autonomie est démontrée aussi parce que les variantes phonologiques deviennent des variantes morphonématiques (ou « systématiques », dans le langage employé par la grammaire transformationnelle).

6.2.5. Au contraire, la phonématique « systématique » est incohérente par rapport à la fonctionnalité, puisque les mêmes unités peuvent être phonèmes « systématiques » et réalisations. Ainsi *s*, *š* peuvent être des phonèmes systématiques, mais aussi des réalisations de [k] en anglais, à cause de l'alternance ou bien des alternances du type *logic/logicity/logician*. Les phonèmes « systématiques » sont souvent conventionnels, par exemple *ī* n'est en réalité qu'un symbole de l'alternance anglaise *ai/i*, comme dans le cas de *crime/criminal*.

Et pour montrer que le changement confirme ici ce niveau des phonèmes systématiques, il faudrait montrer que les sons changent différemment selon leur origine morphonématique. Mais en réalité, dans tout changement libre, non conditionné, les sons changent comme les unités phonologiques auxquelles ils appartiennent. Par exemple, l'espagnol /*ž*/ procédant de *g* se modifie comme tous les autres /*ž*/ (par exemple *teología*, *hijo*, *mujer*, *cojer*), avec ses compagnons phonématiques et en rompant tous liens avec ses compagnons morphématiques. Les changements « grammaticaux » qu'on signale sont, le plus souvent, des non-changements, c'est-à-dire des suspensions d'une régularité. L g

6.2.6. Citons à cet égard un deuxième exemple, l'exemple du mohawk, où le *kw* devient très souvent *kew*, sauf dans des cas particuliers. Ces cas particuliers seraient motivés morphologiquement, ou bien par la phonématique systématique: il y aurait dans certains cas un *p* sous-jacent du proto-mohawk, qui serait toujours là dans la structure sous-jacente du mohawk actuel. Je ne connais pas le mohawk et moins encore le proto-mohawk, mais j'ai ~~déjà~~ constaté, en examinant les exemples de M. Postal, qu'il s'agit toujours du contexte voyelle + *kw*, que dans ce contexte *kw* ne devient kew. L pas

Un deuxième exemple célèbre: la loi de Lachmann nous dit qu'on a eu d'abord l'assimilation en latin, dans le cas de *ACTUS*, *LECTUS*, *RECTUS*, et ensuite on a eu l'allongement de la voyelle, précisément devant une sonore. C'est-à-dire on a *FĀCTUS* avec la brève, on a *ĀCTUS* avec la

longue. Or, l'interprétation de la loi de Lachmann donnée dans la grammaire transformationnelle est entièrement sophistique. Elle contient deux sophismes fondamentaux: d'un côté on emploie deux notions différentes de langue. ~~et~~ lorsqu'on dit qu'on a hérité en latin de l'assimilation, que l'assimilation était déjà là, on emploie la notion de langue en tant que chose faite, non pas en tant que système de règles. Et quand on dit ~~le~~ <sup>U que</sup> l'on applique la structure sousjacente *g* et l'on applique l'allongement devant une sonore, et on emploie une autre notion de langue, la notion de langue en tant que système de règles, en tant que savoir parler. En réalité le latin n'a jamais hérité ACTUS, FACTUS, etc. avec *k*; ce sont des formes régulières: le latin a hérité d'un procédé et il a appliqué toujours ce procédé en latin classique; ~~et si~~ les formes n'étaient pas faites; il y avait un procédé pour faire ces formes.

Deuxième sophisme: l'on considère naturellement que l'ordre des règles est nécessaire, qu'il faut appliquer une règle après l'autre. Or en réalité c'est une exigence uniquement de la grammaire générative, et ceci n'est pas absolument nécessaire: on peut parfaitement appliquer deux règles à la fois, on applique en même temps l'assimilation de *g* devant *t* et l'allongement.

L'interprétation traditionnelle dans ce cas, qui parlait d'un allongement compensatoire, était une interprétation précisément qui supposait le caractère simultané de l'application de ces deux règles. En réalité l'homme n'est pas un calculateur électronique, qui doit appliquer une règle à la fois, ou bien il est un calculateur très bien fait, qui peut appliquer plusieurs règles à la fois.

6.3. Je me propose de parler de l'addition de règles dans une intervention et je veux encore vous dire deux mots des critères et de la méthode.

Qu'entend-on à propos des critères et de la méthode? Comment établir la structure sousjacente? Il y a deux critères, le critère de la simplicité, d'un côté, et de l'autre côté le critère de la naturalité ou de l'universalité. M. Halle nous dit que, si l'on considère que la loi de Verner s'applique après la loi de Grimm, c'est à cause de la simplicité; or il n'en est rien. Il s'agit ~~d'abord~~ de l'ordre rationnel d'appliquer d'abord la règle général et ensuite la plus particulière; et il y a eu le fait que la loi de Verner s'applique aussi à *s*, ce qui implique qu'elle s'applique à des continues et non pas à des occlusives.

En tout cas, la simplicité est toujours simplicité dans une théorie. Dans la même théorie on peut trouver toujours des règles plus simples, et ~~une~~ simplicité ne signifie pas réalité historique. On a par exemple les règles très simples de M. Saporta pour expliquer la différence en espagnol américain entre *conosco*, avec ~~s devant k dans le verbe~~ et *coso*, sans *k* après *s*. Or il dit que partout, même en Amérique du Sud, on aurait dans ce cas *z* dans la structure sousjacente; par conséquent l'on a  $[s > \theta]$  *conozco* en Amérique du Sud aussi, en tant que structure sousjacente, mais *coso* avec *s*. Ensuite une seconde règle modifierait le *z*, ~~et emploie~~ <sup>qui devient</sup> ~~rait~~ *s*. Explication très simple, <sup>mais,</sup> hélas, entièrement fausse, parce qu'en Amérique du Sud ce n'est pas le *z* que devient *s*, mais c'est exactement le contraire, c'est-à-dire c'est ~~le z~~ qui est devenu *s*, ce qui continue le ~~le~~ <sup>l'ancien s</sup> phonème *ç* de l'espagnol du XIV<sup>e</sup> siècle, ainsi que M. Catalán l'a démontré. Donc, ~~l'explication~~ <sup>démonstration</sup> simple mais fausse.

On pourrait donner d'autres exemples: pensez par exemple à *sbam*, *sbas*, *sbat* dans la structure sousjacente pour expliquer le verbe ESSE « être » en latin, à l'imparfait. L'on aurait *sbam* dans la structure sousjacente et ensuite, par une série de règles, on aboutirait à ERAM, ERAS, ERAT. C'est bien possible que ce soit simple, mais quelle peut être la preuve du caractère adéquat de cette solution?

En réalité ce qui manque surtout dans la grammaire générative, et sans cela on ne peut faire de l'histoire, c'est une instance de contrôle. En réalité on peut adopter la structure sousjacente par le critère de la simplicité ou par le critère mal défini de la naturalité, on n'est jamais sûr que cette structure sousjacente ait un rapport quelconque avec la réalité historique.

## BIBLIOGRAPHIE

- Bach, E. et Harms, R. T., *How Do Languages Get Crazy Rules?*, in UCLA, pp. 1-21.  
 Catalán, D., *El ceceo-zeezo al comenzar la expansión atlántica de Castilla*, « BF » (Lisboa) 16, 1957, pp. 306-334.  
 Chomsky, N. et Halle, M., *The Sound Pattern of English*, New York, 1968.  
 Coseriu, E., *Semantik, innere Sprachform und Tiefenstruktur*, « Folia linguistica » 4, 1970, pp. 53-63.  
 Foley, J., *Prothesis in the Latin verb sum*, « Language » 41, 1965, pp. 59-64.  
 Foley, J., *Rule Precursors and Phonological Change by Meta-Rule*, in UCLA, pp. 96-100.  
 Halle, M., *Phonology in Generative Grammar*, « Word » 18, 1962, pp. 54-72.

- Harris, J. W., *Spanish Phonology*, Cambridge, Mass., 1969.
- Hockett, Ch. F., *A Course in Modern Linguistics*, New York, 1958.
- King, R. D., *Historical Linguistics and Generative Grammar*, Englewood Cliffs, N.J., 1969.
- Kiparsky, P., *Linguistic Universals and Linguistic Change*, in *ULT*, pp. 170-202.
- Labov, W., *The Internal Evolution of Linguistic Rules*, in *UCLA*, pp. 101-171.
- Lakoff, R., *Another Look at Drift*, in *UCLA*, pp. 172-198.
- Lapesa, R., *Historia de la lengua española*<sup>3</sup>, Madrid, 1955.
- Menéndez Pidal, R., *Orígenes del español*<sup>3</sup>, Madrid, 1950.
- Postal, P., *Aspects of Phonological Theory*, New York, 1968.
- Saporta, S., *Ordered Rules, Dialect Differences, and Historical Processes*, «*Language*» 41, 1965, pp. 218-224.
- Schane, S. A., *Natural Rules in Phonology*, in *UCLA*, pp. 199-229.
- Schneider, G., *Zum Begriff des Lautgesetzes in der Sprachwissenschaft seit den Junggrammatikern*, Tübingen, 1973.
- SDH = Coseriu, E., *Sincronía, diacronía e historia*<sup>2</sup>, Madrid, 1973.
- UCLA = Stockwell, R. P. et Macaulay, R. K. S. (eds.), *Linguistic Change and Generative Theory. Essays from the UCLA Conference on Historical Linguistics in the Perspective of Transformational Theory 1969*, Bloomington, 1972.
- ULT = Bach, E. et Harms, R. T. (eds.), *Universals in Linguistic Theory*, New York, 1968.
- Vennemann, Th. et Wilbur, T. H., *Schuchardt, the Neogrammarians, and the Transformational Theory of Phonological Change*, Frankfurt a.M., 1972.